

# JOS

Une nouvelle de Thérèse Fournier

*Le soleil s'est levé sur ce XXI<sup>e</sup> siècle africain avec un sourire sanguinolent. Dans la région centrale du Plateau nigérian, les ethnies Fulani, traditionnellement bergers nomades, se heurtent périodiquement aux Berom, sédentaires cultivateurs. Ces heurts sont à chaque fois des tragédies de feu et de sang où les morts, tués à coups de machette et jetés dans les puits, se comptent par centaines. Mais plus tragique encore est l'engrenage infernal des nécessaires vengeances qui repoussent toujours à plus loin la possibilité d'une paix durable, et l'exploitation par certains du facteur religieux – les Fulani sont musulmans, les Berom chrétiens.*

Nous sommes au cœur d'une nuit poisseuse, sans un souffle d'air. Je suis Louisa Shamaki, du village de Kuru Karama, État central du Plateau. J'ai 14 ans et je suis l'aînée des enfants de Jonah et Myriam. Nous sommes au cœur d'une nuit poisseuse, sans un souffle d'air. Dans l'encadrement de la fenêtre sur le bleu marine piqueté d'étoiles du ciel se découpe l'extrémité du toit et le mur de terre battue de la maison de nos voisins, les Mongwat, partis à Jos depuis Noël. Depuis un temps infiniment long, deux heures peut-être, mes parents, mes sept frères et sœurs et moi-même sommes allongés à même le sol et retenons notre souffle. J'entends le bruit de succion de Moïse qui tète le sein de ma mère, les gémissements de Bolanlé et Bosédé qui jouent avec leurs mains pour se distraire. À ras de terre, dans les reflets de lumière noire de la nuit, je devine l'ondulation des corps vivants, Tadjou, Nnenna, Ezina, Temidayo, Uché, ma famille du quartier de Toudounwada à Kuru Karama. J'ai pris mon cahier d'écolier et j'écris ces mots – comme un bâillon pour m'empêcher de hurler ma peur ; Temidayo et Uché, eux, sont agrippés à ma jambe et dans la pression plus ou moins forte de leurs bras, je sens

l'intensité de leur peur. Il y a deux heures notre voisin Monday nous a tous réveillés : « ils » encerclaient Kuru Karama, un centaine de Fulani armés de faux, de machettes et de gourdins. Impossible de fuir. Seule parade : « faire le mort ». Leur faire croire, quand ils viendront pour égorger et trucider, que dans cette demeure de terre battue, dans la demeure de Jonah et Myriam et de leurs huit enfants, il n'y a plus personne. Personne ! Tous partis ! Circulez, il n'y a rien à tuer !

Aux confins du silence se développe, encore lointaine, une excroissance de bruits, non pas le grondement du tonnerre, ce roulement dans le ciel qui annonce la fin de la saison sèche, quand dans la nuit noire toute la nature, ouverte, tournée vers le ciel, attend la libération et aux premières gouttes, visages traversés par la luminescence des éclairs, on boit les déluges d'eau du ciel en hurlant, en dansant frénétiquement à la vie retrouvée, là, non, au loin, très loin, comme un torrent, une rumeur contenue striée de hurlements.

C'est le calme le plus absolu dans cette maisonnée. Dans la pénombre je vois les grands yeux ouverts de Moïse, repu, qui peu à peu se ferment – les yeux de biche de ma mère qui le regardent –, le blanc des yeux de mon père, là, contre le mur et l'éclat de salive de ses lèvres qui récitent des prières. Mon père nous a forcés, tous, à nous mettre des boules dans les oreilles – au moins, croit-il, la mort sera moins terrifiante. Mais moi, Louisa, je les ai enlevées car je veux entendre, voir, tout jusqu'à la fin – s'il y a une fin. De la main droite je serre mon stylo, dans la main gauche les grains de mon chapelet. Tous deux complémentaires, tous deux me rendent plus forte. Et j'écris, j'écris, c'est ma survie.

Abiona Pierre Mongwat. Je répète le nom à mi-voix. Abiona Pierre Mongwat. Lorsque je prononce ce nom, je sens le feu en moi. Abiona Pierre Mongwat. C'est le sixième fils des Mongwat. Quinze ans. Visage rond. Souriant. Nous allons à la même école du révérend Gad Peter. Son père, comme le mien, travaille aux mines de Niobium. Il y a deux mois, en revenant de l'école, derrière les tamariniers du marché, il m'a embrassée ! Il a collé son corps au mien, contre le tronc de l'arbre, il m'a pressé les seins avec les mains et m'a embrassée. J'ai senti sa langue s'enrouler à la mienne et encore du feu en moi. Depuis il n'a plus quitté ma tête et il suffit que je ferme les yeux pour le voir. Abiona Pierre Mongwat.

Soudain ils sont là. Des voix fortes d'hommes qui s'interpellent, des hurlements et des pleurs hystériques de femmes, des cris, des implorations et le hoquet bref de la mort –

on ne s'imagine pas ce que l'être humain peut faire avec ses cordes vocales. Mais les cris d'hommes qui commandent sont plus forts, soudain dans le carré de la fenêtre, une flamme énorme embrase la maison des Mongwat. Dans la pénombre mon père, doigt sur la bouche, et roulant du blanc de ses yeux, nous impose le silence – faire corps avec le sol, redevenir un peu de sa poussière. Dehors, implorations, vociférations – la fumée de la maison des Mongwat rentre par la fenêtre, donne envie de tousser. Temidayo et Uché serrent mes jambes à me faire mal.

À deux mètres de moi cachée dans une encoignure – un visage et un buste s'encadrent dans l'embrasure de la fenêtre. La fumée s'est aplatie sur nous comme la brume matinale sur le marigot de Mongbe, légère, mobile, opaque. Le visage en ombre chinoise reste de longues minutes qui ressemblent à des siècles à regarder. Puis crache dans le voile opaque de fumée blanche. Les voix fortes, d'hommes pressés, les aboiements se font plus insistants, on l'appelle. Il tourne le dos.

Bientôt, dans l'encadrement de la fenêtre, il n'y a plus que les flammes de la maison des Mongwat, et les voix qui s'éloignent.

Alors une joie immense m'envahit, malgré l'horreur de la tragédie : je vais revoir Abiona Pierre Mongwat.

Inédit – Droits réservés